

Béatrice POULIGNY¹*Une éthique de responsabilité en pratique*

Version provisoire (5 novembre 2001).

Merci de ne pas citer sans autorisation

Cette contribution se propose de réfléchir aux difficultés éthiques que peut poser la conduite de recherches sur des violences extrêmes, à partir d'un premier bilan des travaux d'un groupe de recherche créé au CERI en janvier 2001 (« Faire la paix » : du crime de masse au *peacebuilding*), de la préparation d'enquêtes de terrain dans des pays où ont été commis des crimes de masse, ainsi que d'expériences antérieures, comme chercheur ou comme praticien, dans des situations d'extrêmes violences. Contrairement à ce qu'indique le programme du colloque, je ne saurais parler de « l' » éthique de responsabilité mais d'« une » démarche éthique, celle que j'essaie modestement, à mon niveau, de construire pas à pas. Avant de présenter les différents éléments constitutifs de cette démarche, je voudrais préciser pourquoi je la place sous le signe d'un effort de *responsabilisation* du chercheur et, plus encore, de l'être humain que je suis.

Entre 1995 et 1999, j'ai mené une recherche comparative sur la façon dont plusieurs opérations de paix des Nations Unies menées au cours des dix dernières années avaient été vécues par les populations locales. J'ai conclu la thèse dans laquelle je rends compte de mes enquêtes et de l'analyse que j'en ai faite en soulignant que ce qui m'a guidée, tout au long de ce travail, était moins un souci de *scientificité* que de *responsabilité* : en tant qu'être humain, tenter de décrypter des histoires traitant de rencontres entre d'autres êtres humains. Pour moi, il s'agit d'une aventure grave, qui engage. Cette proposition a mal été comprise par certains membres du jury. Je voudrais l'explicitier un peu plus ici, en des termes que j'avance souvent lorsqu'après des conférences publiques, des personnes de l'auditoire viennent me demander comment réagissent mes collègues à des travaux qu'ils considèrent comme tranchant avec le discours « scientifique » habituel. Tout d'abord, la démarche que j'essaie de suivre n'engage que moi ; du reste, elle est évolutive. Je crois trop à la subjectivité de notre métier pour vouloir tirer des « leçons » générales et peut-être est-ce

¹ Béatrice Pouligny est docteur en science politique. Elle est chercheur au Centre d'Etudes et de Recherches Internationales (CERI / Sciences-Po) et professeur à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris. Elle a auparavant travaillé pendant une dizaine d'années pour l'ONU, des organisations non gouvernementales internationales et locales en Amérique latine, dans les Caraïbes, en Afrique et en Asie.

Ses travaux s'articulent autour de deux principaux axes de recherche :

- D'une part, les questions de régulation globale, l'évolution des formes du multilatéralisme et du rôle des ONG dans différents secteurs d'activité (analyse critique du concept de « société civile internationale » ; elle a notamment dirigé un dossier sur ce thème pour la revue *Critique Internationale*, n° 13, automne 2001).
- D'autre part, la résolution des conflits et la construction de la paix dans ses différentes dimensions, notamment dans des situations où ont été commis des crimes de masse. Elle termine actuellement un ouvrage sur les opérations de paix et les populations locales.

là une source de certains malentendus. Là où l'on va peut-être attendre de moi que je reformule une théorie (exemple : une « théorie de l'interaction » ou une « interaction-type »), je suggère simplement de plonger au cœur des contradictions de la pensée et des pratiques politiques, dans ce que les situations humaines explorées ont de plus inextricables et de plus noir pour aider à les penser dans leur complexité et leur dynamisme. Ce que certains qualifient de « pragmatisme » est lié à mon histoire personnelle et à mon expérience passée comme praticien. Le meilleur de l'humanité côtoie souvent le pire.

Ce faisant, je reconnais pleinement que le métier d'analyste que j'ai choisi plus récemment a de nombreuses limites. Je revendique la possibilité de pouvoir dire « je ne sais pas ». J'assume la possibilité de me tromper. On ne peut pas côtoyer en permanence les ambivalences qui traversent notre humanité et ne pas sentir une sorte de vertige dès qu'il s'agit d'en suggérer une interprétation que, parfois, un détail infime peut remettre en cause. Les risques sont bien évidemment démultipliés avec l'exercice comparatiste – que je pratique à haute dose – et la fréquentation assidue de terrains marqués par des violences répétées. Est-ce que cela discrédite totalement ce que je peux en dire ? Je ne crois pas. Aucune méthode n'exprime jamais tout de l'objet observé. Cela comporte des risques de sous-estimations ou d'erreurs dans la compréhension de ce qui se passe dans les autres registres du réel que l'on ne peut capter au même moment. Il faut l'assumer. Ne pas prétendre que ma lecture est « meilleure » que les autres ou leur retire toute validité. Au contraire, suggérer une possible complémentarité, à condition que certaines bases éthiques communes minimales puissent être données. Assumer la possibilité qu'à partir du même matériau, d'autres chercheurs puissent raconter l'histoire de manière différente. Donner à ceux qui me lisent et m'écoutent le maximum de clés de lecture pour qu'ils sachent « d'où je parle », comment j'ai travaillé sur le sujet, et puissent remettre en cause ma parole sur cette base. Accepter que certaines pistes n'aboutissent pas autant que je le souhaiterais, que des questions restent sans réponse.... C'est une voie dont je peux comprendre qu'elle agace, déçoive... mais c'est la seule que j'aie trouvée pour le moment. Elle passe par l'exercice permanent du doute, l'acceptation des non-découvertes (plus fréquentes qu'on le voudrait), ou des découvertes inattendues, qui bousculent, de faits qui résistent à l'analyse et lui permettent alors d'évoluer, y compris dans des directions que l'on n'avait pas envisagées. Comme le suggérait Boris Cyrulnik dans l'un de ses livres, les impasses, les interrogations, les « butées », même si elles sont difficiles à vivre sur le moment, sont aussi ce qui était.² Je n'ai jamais cessé de douter.

Pleinement consciente du caractère hautement subjectif de toute analyse que je peux proposer, j'essaie d'en assumer la responsabilité vis-à-vis de ceux auxquels mon discours s'adresse (auditeurs d'une conférence, lecteurs, étudiants, décideurs, fonctionnaires d'un gouvernement ou d'une organisation internationale, responsables d'une ONG...), mais pas seulement. Invoquer ma *responsabilité personnelle* comme chercheur revient aussi à m'interroger sur mon engagement vis-à-vis des personnes auprès desquelles j'ai mené mes enquêtes. Cela pose la question du statut de mon travail : à qui s'adresse-t-il ? quelles sont les conséquences directes ou indirectes que mes recherches pourraient, devraient ou encore risqueraient d'avoir pour les populations locales ?... La construction et l'exercice concret de cette responsabilisation personnelle comprend, me semble-t-il, trois composantes : premièrement, une prise de « risque » personnel ; deuxièmement,

². Boris Cyrulnik, *Sous le signe du lien*, Paris : Hachette, Col. Pluriel, 1998, p. 310.

une réflexion éthique et critique ; troisièmement, un double effort méthodologique, passer de « l'objet » au « sujet » de recherche et mettre en œuvre une sociologie compréhensive. Ceci vaut pour tout travail de recherche. Le fait de travailler sur des situations de violences rend cette réflexion plus impérative parce qu'elle met en jeu l'intégrité même de l'humanité de l'autre et donc la mienne. Mais, au fond, cet exercice est à mener dans tout travail de recherche en sciences sociales dans la mesure où il s'inscrit fondamentalement dans une relation entre êtres humains.

1. Une prise de « risque » personnel

Les situations de violences extrêmes interrogent toute personne qui y est directement confrontée sur la valeur qu'il donne à sa propre humanité et donc à celle des autres. Trop de nos discussions académiques, diplomatiques ou bureaucratiques se passent comme si nous travaillions sur des objets hors de notre monde, comme si ceux qui étaient en cause n'étaient pas des femmes et des hommes semblables à nous. Le fait qu'une très grande proportion de travaux sur ces questions ne repose pas sur des enquêtes de terrain mais sur des sources de seconde main facilite et renforce cette mise à distance. *A contrario*, la confrontation au réel la fait exploser de multiples façons. D'abord parce que le risque « zéro » n'existe pas plus pour le chercheur qu'il n'existe pour le militaire ou le journaliste. Ensuite et surtout, parce que l'on comprend très vite que comme « étranger », non seulement on bénéficie généralement d'une protection de fait supérieure aux « locaux », mais on peut les mettre en danger. Je les désigne, du simple fait qu'ils aient répondu à mes questions, m'aient aidée dans mon enquête, voire même que je sois passée dans leur quartier, me sois arrêtée dans leur maison...

La prise de risque est donc physique, très concrète. Elle est aussi mentale. Face à des situations de violences extrêmes, l'esprit est généralement réfractaire à l'invitation qui lui est faite de les penser dans leur complexité, voire de les « penser » tout court. Face à l'horreur, face à des actes de pure sauvagerie qui défient l'entendement, il ne peut y avoir de « sens ». Vouloir en trouver un, vouloir « comprendre » peut même paraître révoltant. De même qu'il peut être révoltant de s'entendre dire que la dichotomie victimes / bourreaux n'est peut-être pas suffisante. Il m'est arrivé de me trouver dans des situations où l'idée même de « penser » ce qui était en train de se passer me paraissait insupportable. Je me réfugiais dans l'activisme forcené dont j'ai toujours su qu'il avait des dimensions très égoïstes : encombrer l'esprit de problèmes très concrets à régler au quotidien, occuper mon corps jusqu'à ce qu'il s'effondre de fatigue, ne laisser aucun espace où mon esprit devrait commencer à penser ce que signifiaient ce qui était en train de se passer tout près de moi... Comme analyste, les choses paraissent généralement plus « simples » parce que la confrontation aux violences est, sauf exception, moins immédiate. Pourtant, il me semble tout aussi important de travailler sur cette rétraction psychologique non pas pour la nier mais au contraire pour être capable, sur place, de s'en imprégner puis de la dépasser minimalement afin d'être capable d'« entendre » et de « comprendre » ce qu'ont vécu les personnes rencontrées dans les enquêtes. Ceci n'est jamais acquis une fois pour toutes ; dans chaque enquête, sur chaque « terrain », l'esprit passe par des phases différentes. Et surtout, je ne peux pas mener ce travail seule. Comme praticien, j'ai toujours travaillé en équipe. Les chercheurs sont peu habitués à cette pratique (c'est le moins que l'on puisse dire !) mais, dans le passé, j'ai

cherché au moins, à avoir, dans les pays concernés, des « référents », souvent collègues d'autres disciplines, avec lesquels je pouvais échanger, notamment dans cette perspective de repositionnement constant.

Observer notre monde, surtout lorsqu'il est en guerre, surtout lorsqu'il nous met face à des violences qui résonnent comme autant d'interrogations béantes sur notre humanité, c'est se laisser bousculer par ces histoires pour ce qu'elles sont : des histoires humaines, avec leurs drames et leurs joies. C'est redécouvrir en chacune d'elles une humanité en quête et en comprendre les déchirures et les possibles... Cela renvoie à une troisième prise de risque personnel : psychologique, cette fois. Cela suppose sans doute de réfléchir à la part de compassion mais aussi de révolte ou encore de fascination par l'horreur... qui est à l'origine de son engagement sur le sujet. Je ne m'arrêterai pas sur ces dimensions que d'autres collègues doivent traiter dans ce colloque. Je dois dire que, personnellement, tous ces aspects me paraissent moins décisifs que la relation à mes propres quêtes humaines et à ma propre histoire, de ce que j'essaie d'y comprendre, du sens que j'essaie d'y trouver à travers mes travaux. Cette interrogation sur mes motivations très intimes est compliquée, douloureuse, inachevée, sans cesse à reprendre. Elle ne doit pas non plus constituer un porte-drapeau. Je n'ai pas à imposer aux autres mon histoire. Mais j'ai à prendre ce « risque » d'une interrogation et d'une remise en cause personnelle, préalable à une réflexion éthique et critique plus « classique » qui constitue le deuxième élément du dispositif de responsabilisation du chercheur qui travaille sur des situations de violences extrêmes.

2. Une réflexion éthique et critique

La démarche de celui qui veut « comprendre » est exigeante et souvent douloureuse, sur le plan psychologique, mais aussi moral, éthique. Elle suppose que soit mené un travail critique vis-à-vis des représentations implicites que chacun a de ces situations. Je dois interroger en permanence les imaginaires qui travaillent mes propres perceptions de la paix et de la guerre, de la violence, de « l'impensable ». Pour l'internationaliste, une telle démarche suppose notamment de prendre ses distances vis-à-vis d'un certain nombre de présupposés qui, de fait, ont marqué les études de sécurité internationale depuis plus d'une décennie. Ne pouvant plus être interprétés à travers le prisme de la confrontation est-ouest, les conflits ont tendu trop souvent à être marqués du saut de l'irrationalité, selon cette fâcheuse habitude qui voudrait que ce que nos grilles d'analyse ne peuvent pas (plus) expliquer n'existerait pas ou serait inexplicable. Dans ce contexte, la thématique de la « barbarie » (avec des formulations variables) est revenue en force, particulièrement pour qualifier des situations de violences massives et extrêmes. Or, l'étiquette de « barbare » sert habituellement à désigner non pas cette part si spécifique de l'homme et présente en chacun, mais bien le fait de l'Autre. Elle correspond, le plus souvent, même inconsciemment, à une volonté de mise à distance, comme pour se rassurer : nous ne sommes pas ainsi. Cette position ne peut admettre, en particulier, que rationalité et démente constituent les deux faces de la violence extrême et ne peuvent se penser l'une sans l'autre. Oui, le crime de masse renferme une part d'irrationnel et d'insensé, une part d'imaginaire et, souvent, de magique, pouvant faire écho à des peurs et des haines tenaces. Mais il relève également de rationalités individuelles et collectives. Il relève surtout d'histoires humaines, d'hommes, de femmes, d'enfants semblables à moi.

Ceci renvoie à une seconde difficulté propre à l'approche humanitaire qui gouverne l'essentiel de nos interventions dans des situations post-crimes de masse. Nos grilles d'analyse comme d'intervention sont largement basées sur la figure de la victime, civile, passive, comprise comme un tout, indifférencié. Or, il faut être capable de maintenir ouverte la tension entre la dimension de masse et la dimension individuelle, entre le drame collectif et individuel. Comme le rappelait Bernard Doray, psychiatre, il ne faut jamais oublier que « 100 000 enfants traumatisés, c'est 100 000 fois un enfant traumatisé ». De même, je dois penser l'autre comme quelqu'un capable d'être autre chose qu'une victime, quelqu'un capable de s'affirmer – au moins partiellement – comme un acteur authentique, de re-penser sa situation et d'en exprimer quelque chose. Des psychiatres soulignent, à ce propos, ce que peut avoir de déshumanisant l'approche humanitaire : l'objet « humanitaire », apparaît largement comme un objet étranger, séparé du monde normal où la vie humaine à un prix. Dans le champ même de l'intervention psychologique, la notion de crime de masse pousse le plus souvent à une pensée déshumanisante, qui réduit l'autre à un signe – un signe et non une histoire. Au printemps 1995, les réfugiés du nord Kivu n'étaient que des points sur des images satellites pour les diplomates qui, à New York, discutaient de l'opportunité de mener une opération humanitaire. Pour un certain nombre d'agences humanitaires qui interviennent dans des situations post-massacres, la description même des troubles traumatiques que connaissent les populations qu'ils assistent vise à extérioriser le trauma, à l'objectiver au lieu de le prendre en soi, au-delà des mots, des gestes, des récits impossibles. Dans mes précédentes enquêtes de terrain, le fait de n'avoir jamais pu raconter son histoire (cette activité dont Hannah Arendt considérait qu'elle était spécifiquement humaine),³ qu'aucun intervenant n'ait jamais pris le temps d'écouter et, par là, de reconnaître les populations locales, est le grief qui revient le plus souvent. Celui-ci vaut également très largement pour le chercheur. Là où l'esprit veut se rassurer en tentant de repérer, en permanence, là où est le « Bien » et le « Mal », l'analyste doit être capable de dépasser cette posture pour penser les situations dans leur complexité, loin des images toutes faites et sans doute réconfortantes pour sa « bonne conscience » mais qui aident peu à faire progresser les choses. Récemment, dans une conférence, un historien faisait part de son étonnement en constatant combien, très vite, les débats avaient pris un tour exclusivement normatif.

Ceci est doublement renforcé, d'une part, du fait des modes de fonctionnement et de validation habituelles de la recherche, d'autre part, de par l'influence majeure des constructions normatives des acteurs eux-mêmes qui apparaissent comme autant de modes de construction du réel qui sont trop souvent abusivement présentées comme s'ils étaient le réel lui-même. Sur le premier point, nous savons combien la tentation peut être forte, pour le chercheur, d'aller chercher sur le terrain (voire simplement dans des livres ou même dans sa tête) les éléments qui vont corroborer ses thèses, ses belles typologies et autres constructions intellectuelles, laissant (même inconsciemment) de côté tout ce qui les contredirait. Si le réel ne correspond pas à l'image qu'on en a, c'est lui qui a tort et non pas moi comme analyste. Or, ceux qui ont l'habitude du terrain savent combien les réalités sociales remettent toujours en cause, parfois de façon brutale, les images que l'on s'en était forgé. Contrairement à ce que l'on pourrait penser (ou espérer) l'analyste se retrouve ainsi dans une situation très proche de celle de l'acteur de terrain : face à des

³. Hannah Arendt, *La Condition de l'homme moderne*, rééd., Paris: Calmann-Lévy, 1994, p.110.

faits sociaux qui, dans leur large diversité, sont à la fois stimulants parce qu'ils laissent toujours une porte ouverte, et déstabilisants parce qu'ils ne correspondent jamais exactement à l'image que, même involontairement, il s'en est faite. Il est ainsi convié à un travail épistémologique permanent qui comporte cet avantage irremplaçable de constituer un appel permanent à l'humilité ; une qualité particulièrement rare dans notre métier de chercheur et que l'on ne nous enseigne pas. Et pourquoi pas ?

Par-delà les difficultés réelles à se dégager de ces tentations qui nous traversent tous, il est une difficulté que les analystes partagent avec les praticiens lorsqu'ils travaillent sur des terrains conflictuels (et même post-conflictuels) : la plupart des informations-clés concernant le conflit sont difficiles à obtenir ou alors sont manipulées. Les statistiques concernant les flux de réfugiés, par exemple, sont l'objet de tractations et de manipulations diverses entre les autorités locales, les belligérants, les organisations humanitaires, les gouvernements occidentaux, etc. La façon même dont le conflit est défini et présenté au niveau international a plus à voir avec des batailles diplomatiques (par exemple dans les débats au sein et autour du Conseil de sécurité des Nations Unies) qu'avec le conflit lui-même. Sur le terrain, on trouve en général autant d'explications et de visions du conflit que de personnes rencontrées. Laquelle est la « bonne » ? Je ne crois pas qu'il appartienne à l'analyste d'en décider. En revanche, je crois qu'il lui incombe d'aider à comprendre comment et jusqu'où ces différents discours s'articulent ou non, comment ils influencent les comportements des acteurs, les contraignent parfois, viennent façonner le réel, se recomposent, etc. Ce n'est pas parce que la situation est très complexe qu'il faut se satisfaire de simplifications : dire que l'on sait lorsqu'on a tout à apprendre, ou penser que la réalité de l'autre peut se laisser réduire à ce que nous pouvons en saisir. Du reste, les praticiens et ceux qui ont dû préparer la prise de décision savent combien la simplification est rarement bonne conseillère. Comme le soulignait Bernard Doray à l'une des réunions de notre groupe de recherche, « il faudrait, pour les situations les plus désespérées et les plus pauvres, la plus grande richesse de compétences. Ce devrait être là un principe éthique de base ». La trans-disciplinarité peut aider à progresser dans cette direction.

En passant, en permanence, les frontières entre disciplines, en entrecroisant les regards, on peut espérer construire des cadres interprétatifs et développer des méthodes d'enquête qui aident à intégrer les différentes dimensions, individuelles et collectives, des violences extrêmes. Chaque regard, en lui-même, est insuffisant à capter les multiples liens qui les façonnent alors que, du point de vue du trauma, les articulations vont de soi entre ce qui relève du psychiatrique, du politique, du sociologique, de l'anthropologique, du juridique... sur un axe historique.⁴ Il est extrêmement difficile pour un chercheur de s'appuyer simultanément ne serait-ce que sur deux disciplines, *a fortiori* plus. En permettant la rencontre entre des chercheurs de disciplines différentes qui gardent chacune leur propre langage et cheminent ensemble dans la compréhension d'un même fait social, on peut espérer pénétrer la complexité des situations à décrypter. Le domaine de la sécurité internationale est sans doute l'un des plus orphelins de ce point de vue mais tout, vraiment tout, aujourd'hui, devrait nous pousser à nous engager sur la voie d'une vraie

4. Voir un exemple concret de ce type d'articulation, dans une situation post-dictatoriale: J.-C. Stagnaro, « Les masques de Thanatos: effets cliniques et psychosociaux à court et long terme du terrorisme d'Etat en Argentine », *L'information psychiatrique*, vol. 76, n° 3, 2000, pp.259-263.

trans-disciplinarité. De même, les passerelles entre chercheurs et praticiens restent insuffisantes. Sur ces deux points, l'expérience du groupe de recherche créé au CERI est encourageante mais montre aussi tout le chemin qu'il reste à parcourir. C'est avant tout sur le terrain que les termes du dialogue et de la coopération doivent être développés, très concrètement.

3. Un effort de subjectivation et de compréhension

La négation de l'humain que porte en elle la criminalité de masse, cette négation de ce qui relie les êtres humains entre eux, cette expulsion « hors du monde »⁵ touche chacun dans ce qu'il a de plus profond. Pour l'atteindre, encore faut-il entrer dans la démarche de celui qui essaie de « comprendre », au sens premier et fort du terme. Pour cela, il faut être capable de construire des « passerelles », à sa mesure, entre des univers que l'on voudrait de plus en plus éloignés. Il faut entrer dans la subjectivité de l'autre, dans cet effort de décentrement pour, comme nous y a invités le philosophe Paul Ricoeur, essayer de « comprendre l'autre ». Une telle démarche n'est pas aisée : comment faire pour atteindre le psychisme de l'autre quand celui-ci est un bourreau ? Ou encore, comme le disait Raymond Aron : comment se dédoubler sans se perdre ? Comprendre les logiques des violences extrêmes et la nature des interactions qu'elles mettent en jeu ne revient ni à les banaliser ni à les excuser. Comprendre n'est pas synonyme d'absoudre.⁶ De même, s'intéresser aux individus qui participent aux massacres de leurs semblables, y compris de leurs anciens voisins ou de membres de leurs familles, n'est pas excuser mais admettre que, dans ce basculement, ils ne sont pas toujours « insensés », comme l'a souligné notamment Roland Marchal à propos de certaines situations africaines.⁷

Les psychiatres qui interviennent dans de tels contextes expliquent que, face aux effets d'une entreprise profondément déshumanisante, le travail thérapeutique doit d'abord recréer les bases d'une « reconnaissance en humanité ». Il s'agit de supporter le face à face brutal entre des œuvres monstrueuses et la figure humaine de leurs auteurs. Comme l'a si bien souligné Christopher Browning, en fin de compte, la Shoah fut possible parce que, au niveau le plus élémentaire, des êtres humains individuels mirent à mort d'autres êtres humains, en grand nombre et sur une longue période.⁸ Mais cela ne peut pas se faire sur un mode plat, global, moralisant et binaire, supposant simplement le combat du « Bien » face au « Mal ». Même si la victime ne peut pas accéder à la reconnaissance de l'humanité de celui qui lui a causé d'immenses souffrances, il faut bien que le thérapeute, lui, se fasse une représentation de l'humanité du bourreau, parce que si l'on ne peut humaniser la figure du bourreau, on déshumanise aussi sa victime, on sort de l'échange humain le

5. A propos de la violence totalitaire, Hannah Arendt a évoqué cette « expérience d'absolue non-appartenance au monde, qui est l'une des expériences les plus radicales et les plus désespérées de l'homme ». Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, Paris : Le Seuil, 1972, p.226.

6. Cette position, avec toutes les exigences éthiques qu'elle suppose, a fort bien été présentée par Christopher R. Browning, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Paris : Les Belles Lettres, 1994, p. 9.

7. Roland Marchal, « Atomisation des fins et radicalisme des moyens. De quelques conflits africains », *Critique Internationale*, n°6, hiver 2000, pp.159-175.

8. Christopher R. Browning, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, op.cit.

fragment traumatique de son histoire. Ce faisant, on redouble le clivage que le psychisme organise déjà bien tout seul autour de la représentation traumatique. Ecouter l'autre mettre en mots son histoire, c'est le réintroduire dans son humanité, dans ce qu'il a d'unique.

L'interrogation autour de ces êtres « ordinaires » rejoint celle d'Hannah Arendt sur « la terrible, l'indicible, l'impensable banalité du mal » dont elle a parlé à propos d'Adolf Eichmann.⁹ Comme elle l'écrit plus loin, « l'ennui, avec Eichmann, c'est précisément qu'il y en avait beaucoup qui lui ressemblaient et qui n'étaient ni pervers ni sadiques, qui étaient, et sont encore, effroyablement normaux. Du point de vue de nos institutions et de notre éthique, cette normalité est beaucoup plus terrifiante que toutes les atrocités réunies, car elle suppose (les accusés et leurs avocats le répètent, à Nuremberg, mille fois) que ce nouveau type de criminel, tout *hostis humani generis* qu'il soit, commet des crimes dans des circonstances telles qu'il lui est impossible de savoir ou de sentir qu'il a fait le mal ».¹⁰ La polémique qui a entouré l'utilisation, par Hannah Arendt, du qualificatif de « banal » rappelle, à maints égards, les critiques dont le chercheur peut faire l'objet lorsqu'il suggère de dépasser les dialectiques du « civil » et du « militaire », de la « victime » et du « bourreau », de la « résistance » et de la « collaboration », ou encore lorsqu'il interroge l'approche humanitaire qui est faite des situations de violences extrêmes.

Ceci rappelle qu'à son niveau, le chercheur lui aussi procède à une « mise en mots », construit un récit. En ce sens, l'effort de subjectivation qu'il doit mener se pose en des termes qui ne sont pas si éloignés de celui du thérapeute. De façon provisoire, je l'exprimerai dans les termes suivants : réintroduire la dimension inter-subjective de mon travail suppose que je cherche à me placer *au plus près du point de vue des acteurs locaux*. Ce travail peut se rapprocher, à certains égards, de celui du juge ou du thérapeute mais les fonctions ne doivent pas se confondre. Le juge cherche à établir des responsabilités pour qu'une sanction, voire une réparation puissent être décidées, au nom de la société. Le thérapeute, lui, s'intéresse d'abord et avant tout à la façon dont son patient a vécu les choses dans un but thérapeutique. Le chercheur, tel que personnellement je comprends mon travail, n'aura certes pas pour objectif de retracer exactement ce qui s'est passé car c'est impossible mais de *prendre au sérieux la façon dont les personnes et groupes concernés ont compris et expliqué subjectivement et empiriquement ce qui se passait*. Il peut arriver que le chercheur soit invité à contribuer au travail d'enquête judiciaire (ou de type parlementaire) ; ceci peut, pour lui, être une façon d'assumer ses responsabilités, à un moment donné, dans des circonstances précises. Mais il doit en mesurer les conséquences possibles, à la fois pour la conduite de recherches futures, la perception que ses interlocuteurs locaux vont avoir de sa mission et le biais que cela peut entraîner dans son analyse de la situation. Le chercheur peut aussi, involontairement, être placé dans la position du thérapeute. Ces difficultés sont accrues lorsqu'il est la première personne à laquelle l'on raconte des fragments de son histoire. Ce simple fait peut avoir de nombreuses conséquences pour la personne interrogée. De même, le chercheur peut bien involontairement engendrer de faux espoirs et des attentes auxquelles il ne pourra raisonnablement pas répondre. De fait, sur le terrain, la position du chercheur se construit de manière interactive : elle dépend tout autant de la façon dont lui-même va penser sa place et son

⁹. Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Paris : Gallimard, 1991, p. 408.

¹⁰. *Ibid* p. 444.

rôle, les présenter à ses interlocuteurs, que de la façon dont ceux-ci vont le percevoir. La fonction de chercheur peut être mal comprise par des personnes qui sont plutôt habituées à voir passer des missionnaires, des travailleurs humanitaires, éventuellement des journalistes. Le chercheur peut même, dans certaines circonstances, altérer la relation de pouvoir de par sa simple présence et être « utilisé » par les différentes parties. Même s'il est rare qu'il se re-présente ainsi son rôle, le chercheur est lui aussi, à sa manière, un « intervenant ».¹¹

Restituer l'humanité de l'autre, c'est écouter son histoire comme personne, tenter de reconstituer sa trajectoire individuelle comme telle et dans l'histoire de ses différents groupes d'appartenance. Cette démarche revêt une importance toute particulière pour certaines catégories de personnes comme les enfants : enfants-soldats, enfants orphelins ou abandonnés, enfants victimes de viols et de nombreux sévices... Le travail mené par Jean Hathzfeld, au Rwanda, offre une très belle et émouvante illustration de ce qui peut résulter d'un tel projet d'écoute et de reconstitution de récits.¹² Mais il ne doit pas masquer les multiples difficultés d'un processus au cours duquel il convient de faire preuve à la fois de patience et de prudence : conditions dans lesquelles sont recueillis les récits, statut de la parole et logiques qui auront façonné ces récits, outils alternatifs qui pourront être utilisés... Au stade de l'enquête et de la conduite des entretiens, sa fonction et son statut d'« étranger » (extérieur au groupe) placent d'emblée le chercheur en position de pouvoir. De même, certains codes sociaux expliquent souvent que des femmes ou des enfants ne soient pas habitués à parler avec un étranger, surtout s'il s'agit d'un homme, dans le premier cas, un adulte dans le second. Ceux qui travaillent auprès d'enfants en contexte de guerre (y compris des enfants-soldats) savent qu'il peut être plus important de simplement jouer avec eux.¹³ Dans tous les cas, la façon même de poser les questions, d'engager le dialogue, va influencer très largement les récits que l'on recueillera. Certaines méthodes participatives peuvent être importantes non pour l'information qu'elles permettront de recueillir mais parce qu'elles permettront de tisser une relation de confiance. Il en va de même pour les entretiens. Dans des enquêtes passées, j'ai souvent rencontré des personnes deux, trois fois, parfois plus, avant de commencer à recueillir des éléments directement intéressants pour ma recherche. A cet égard, le degré de consentement des personnes interrogées est particulièrement délicat. Il suppose notamment que soient expliqués, en des termes compréhensibles, qui est le chercheur, quels sont les objectifs de la recherche, les usages possibles de ses résultats ainsi que d'autres détails contextuels (comme l'accord des personnes interviewées pour être personnellement citées ou même identifiées). Le niveau de transparence que le chercheur peut adopter dépend tout à la fois du contexte, des conditions de sécurité dans lesquelles il intervient, de la position de la personne qu'il a en face. Dans une large mesure, plus la personne interrogée est en position de faiblesse, plus le chercheur devrait avoir ce souci de transparence, pour

11. Lire à ce sujet l'analyse de James H. Laue, « Ethical Considerations in Choosing Intervention Roles », *Peace and Change*, vol. VIII, n° 2/3, été 1982, p. 34.

12. Jean Hathzfeld, *Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais*, Paris: Seuil, 2000.

13. Je me réfère notamment aux échanges que j'ai eu dans le cadre d'un atelier entre chercheurs et praticiens sur le thème « Filling Knowledge Gaps : A Research Agenda on the Impact of Armed Conflict on Children », co-organisé par le bureau du Représentant spécial du Secrétaire général de l'ONU sur les enfants et les conflits armés, le Social Science Research Council et the Italian National Childhood and Adolescence Documentation and Analysis Centre, à Florence, du 2 au 4 juillet 2001.

compenser minimalement l'inégalité de base dans l'interaction. *In fine*, il importe surtout de rester cohérent avec ce qu'on a annoncé.

Le fait que l'on doive avoir recours à un interprète ou tout autre intermédiaire est également décisif. Quel que soit le sujet de sa recherche, cela suppose que l'on travaille sur les dimensions inter-culturelles du processus d'enquête. Le chercheur part d'une culture qui est la sienne, les objets politiques auxquels il va se référer renvoient à des significations multiples correspondant d'abord au sens que lui confèrent les acteurs qu'ils impliquent. Ceci est manifesté de façon particulière lorsque l'on se réfère à des concepts qui n'ont pas toujours d'équivalents directs dans les langues des pays d'accueil. Le fait de travailler sur des questions liées à la guerre et la paix et au respect de l'intégrité de la personne humaine peut compliquer les choses. On tend souvent à ramener cette question à la dialectique de l'universel et du particulier. Une telle présentation me semble non seulement déboucher sur une impasse théorique et pratique mais introduire un biais eu égard au véritable défi que pose tout échange humain. A l'instar de l'intervenant qui doit accepter de ranger le projet qu'il avait amené dans ses bagages pour entendre et définir, dans l'interaction, une activité à mener en commun, je dois être prête, comme chercheur, à modifier mon programme d'enquêtes...

Au stade de l'analyse, les difficultés sont tout aussi grandes. Elles posent la question du statut de la parole de l'Autre. Tous ceux qui ont mené des enquêtes par entretiens ont connu les mêmes scrupules, entre le respect de l'histoire individuelle qui était ainsi dévoilée – renforcé en contexte violent par le fait que cette histoire est généralement tragique – et le recul indispensable à l'analyste qui cherche à éclairer des faits, à les comprendre jusque dans les non-dits, les demi-vérités, les mensonges et les relectures abusives que peuvent en proposer les acteurs, de bonne foi ou non.¹⁴ La position des acteurs est bien évidemment, différente, selon qu'il s'agisse d'interpréter le présent ou réinterpréter le passé au vu de ce qui a suivi, de « relire » leur histoire en quelque sorte. Au refoulement et à la déformation due au temps qui passe, peut s'ajouter le mensonge conscient. Le recours à différentes techniques d'enquêtes et sources d'information aide normalement à croiser les données, les comparer, vérifier, etc. Pour le chercheur, l'important sera souvent moins de savoir si quelqu'un lui a menti que de comprendre pourquoi. L'observateur lui-même ne se trouve pas dans la même position, selon la période à laquelle il observe. Presque par définition, le chercheur intervient dans « l'après ». Comme nous le rappelle avec sagesse Clifford Geertz dans ses mémoires, le changement n'est pas comme un défilé de rue que l'on pourrait regarder passer : un peu comme la cavalerie américaine, on arrive toujours trop tard, irrémédiablement après les faits.¹⁵ Même si je suis sur place, je ne verrai jamais qu'un tout petit

¹⁴ Comme le rappelle Jean-Daniel Reynaud, « les acteurs ne sont pas, dans la plupart des cas, conscients de leurs motivations exactes. S'ils en parlent, s'ils essaient de se les représenter ou d'en rendre compte, c'est le plus souvent pour des fins pratiques : justifier son point de vue dans un débat, convaincre autrui, négocier la règle ». De ce point de vue, il importe de se souvenir que la reconstitution que fait l'observateur de la logique de l'acteur ne peut se borner à recueillir ses propres analyses ni même ses propos. cf. Jean-Daniel Reynaud, *Les règles du jeu. L'action collective et la régulation sociale*, Paris : Armand Colin, 3e ed., 1997, p. 317.

¹⁵. Clifford Geertz, *After the Fact : Two Countries, Four Decades, one Anthropologist*, Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 1995.

aspect de ce qui s'est passé. Bien plus, si je peux dire « j'y étais », alors cela veut dire que j'étais aussi « acteur » de la scène et je dois en tenir compte dans mon travail.

Enfin, l'analyse, parce qu'elle vient introduire des catégories, des concepts, des grilles de lecture extérieures à la situation donnée, va venir façonner le récit non plus de l'acteur cette fois, mais du chercheur. A l'instar de ce que me confiait récemment Roberto Beneduce, psychiatre et anthropologue habitué à travailler auprès de réfugiés et d'enfants dans des guerres. Pour lui, les problèmes commencent quand on essaie de catégoriser, de systématiser ce qu'on observe sur le terrain ou auprès de « patients », parce qu'on dresse des frontières et on fige une situation qui, dans le réel, est bien plus mouvante et mêlée. La tendance du psychiatre – on pourrait dire du chercheur également – est de prendre l'anomalie et la mettre dans une boîte, de côté, alors qu'il devrait plutôt re-conceptualiser à partir de la supposée anomalie. Restituer ses composantes humaines, inter-subjectives, à notre travail, c'est aussi poser parfois nos stylos, lever le nez de nos papiers et écrans d'ordinateur, nous ramener dans le monde des vivants et nous demander : est-ce que les choses se passent ainsi dans la « vraie vie » ? Est-ce ainsi que mes semblables respirent, pensent, échangent, aiment, haïssent, s'affrontent, se parlent... ?

Ceci suppose d'aller non seulement au-delà des *common views* qui influencent nos approches des situations d'extrêmes violences, mais aussi au-delà de ce que les internationalistes considèrent habituellement comme des « évènements » pour (ré)apprendre à observer et prendre en compte le *quotidien* et le *concret vécu* par les groupes sociaux concernés, ré-habiliter certains aspects habituellement considérés comme « anecdotiques ». Ainsi, le fait que les habitants de quartiers populaires de la capitale déclarent qu'il parviennent enfin à dormir de nouveau la nuit, sans avoir peur que l'on vienne les chercher ou les tuer dans leur sommeil, constitue un indice important, signalant que l'on va pouvoir commencer à dépasser le stade de la survie minimale (ne pas mourir) et parler de « reconstruction ». Ce « détail » peut être aussi décisif que ce qui va se passer dans des négociations internationales. De même, dans la compréhension de ce qui se passe pour les membres des sociétés dans lesquelles ont été commis des violences extrêmes, la frontière est le plus souvent infime entre « faits » et « paranoïa », « preuve » et « rumeur ». Tous ces registres de connaissance et d'imagination renvoient au rêve. Ce qui est connu est compris dans de vastes zones de ce qui est inconnu, ou même imaginé. C'est pourquoi, dans les récits que le chercheur tente de reconstituer, les structures historiques de peur et d'ennemi, par exemple, doivent être étudiées comme telles et non pas simplement discréditées au titre de paranoïa ou d'extrémisme. De même, les rumeurs peuvent beaucoup nous apprendre non pas par l'information directe qu'elles livrent mais par ce qu'elles révèlent de ce qui est train de se jouer dans un groupe social donné. Dans une large mesure, à l'instar des légendes qu'a étudiées Marie-Louise Von Franz, les rumeurs constituent les rêves des peuples et disent à la communauté ce qui se passe dans l'inconscient collectif.¹⁶ Tous ces éléments et outils d'analyse sont inhabituels pour l'internationaliste qui s'intéresse au *peacebuilding*. Ils lui permettent de s'approcher un peu plus

¹⁶ Marie-Louise von Franz, *L'Interprétation des contes de fées*, Paris: La Fontaine de Pierre, 1980, pp.51-61 ; Marie-Louise von Franz, Emma Jung, *La Légende du Graal*, Paris: Albin Michel, coll. Sciences et symboles, 1988. Je renvoie également à ce qu'écrivait Frantz Fanon au sujet de la fonction de stabilisation et d'exorcisme des structures mythiques et oniriques chez les colonisés. Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, Paris: Maspero, 1961, pp.42-43 ; voir également G. Althabe, *Oppression et libération dans l'imaginaire*, Paris : L'Harmattan, 1982.

des transformations en cours au sein des groupes sociaux qui ont subi le trauma de crimes de masse, à l'intersection des histoires individuelles et collectives. Ils peuvent être décisifs s'il veut comprendre ce qui se passe dans ce temps de « l'après », si du moins il souhaite prendre au sérieux ce qu'en disent les personnes concernées, au-delà des récits « impossibles », au-delà surtout des apparences.

Conclusion :

Au-delà du « pourquoi », le « pour qui » de la recherche

En commençant cette communication, je faisais notamment référence aux multiples « pourquoi » d'un travail de recherche sur les violences extrêmes, tout aussi important est le « pour qui ». Faire des personnes interrogées / aidées non plus seulement des « objets » mais aussi des « sujets » d'une telle recherche suppose de s'engager minimalement dans une dynamique de participation et de partenariat. Ceci concerne aussi bien la façon dont les membres d'une communauté donnée seront impliqués dans ce travail que la collaboration qui sera initiée avec des chercheurs et étudiants locaux mais aussi d'autres partenaires, notamment de type associatif. En aval, cela pose la question du statut de mon travail de chercheur : à qui s'adresse-t-il ? Au moins aussi important que de publier des articles, écrire des ouvrages, faire des communications lors de colloques et de conférences, voire faire du conseil auprès de praticiens et de décideurs, est le retour des résultats de la recherche auprès des personnes et groupes directement concernés, ceux-là même que j'ai interrogés. Cela peut prendre la forme d'outils de formation et d'animation communautaire, de séminaires de travail, d'appui à des organisations pour formuler des programmes d'assistance, etc. Beaucoup reste à inventer, y compris pour parvenir à ce que ce travail-là soit considéré et valorisé comme partie intégrante du travail du chercheur, au même titre que la liste de ses publications. Ma responsabilité personnelle suppose qu'au minimum, je m'interroge sur le bénéfice que ceux que j'ai interrogés vont retirer de la recherche. Ceci doit inclure une réflexion sur les possibles conséquences politiques (*policy implications*) de mon travail, de mes choix méthodologiques. Il importe, là aussi, que je puisse, à un moment ou un autre, être interpellée sur ce que j'ai écrit ou suggéré. Si l'on réclame, à juste titre, que décideurs politiques, fonctionnaires internationaux, militaires occidentaux, voire journalistes puissent être comptables de leurs actes comme de leur inaction, voire de leurs dires ou de leurs écrits, qu'en sera-t-il de l'analyste ? Poser la question en ces termes, c'est signer la fin de ma « tranquillité » de chercheur, c'est sûr. Mais peut-on vivre en conscience en ce monde et être encore « tranquille » ?

Béatrice POULIGNY

CERI (Sciences Po)

e-mail : pouligny@ceri-sciences-po.org

Web : <http://www.ceri-sciences-po.org/cherlist/pouligny>